

## LÉGATION DE SUISSE EN CHINE

RÉFÉRENCE NOTRE  
VOTRE

B.12.1 Ne/IB

Pékin, le 17 avril 1953.

ConfidentielleOriginal dans: *1574*Copie pour: *1574*

Monsieur le Ministre,

Comme vous le savez, mon voyage de retour en Chine m'a fourni l'occasion de m'arrêter pour quelques jours au Caire, à Karachi, à Rangoon et à Bangkok. Il n'est pas dans mes intentions de vous présenter un rapport politique sur les pays que j'ai visités, mais vous voudrez bien me permettre de vous soumettre une ou deux des observations que j'ai pu faire dans ces capitales et de résumer les impressions qui se dégagent des conversations que j'y ai eues.

Se déroulant comme un film rouge sur toute l'étendue des territoires parcourus, le nationalisme - ici impatient, là moins vibrant - frappe l'observateur arrivant tout frais d'Europe. Je me trouvais au Caire le jour de la signature de l'accord sur le Soudan. La manière arrogante avec laquelle les responsables et la presse présentaient ce "succès" ne permettait certainement pas de bien augurer de la suite des négociations qui devaient se poursuivre entre la Grande-Bretagne et l'Égypte. J'ai été frappé par les sentiments peu cordiaux qu'on affiche là-bas à l'égard de tout ce qui est anglais: langue, politique, culture. Je ne parle pas, il va sans dire, des classes cultivées, mais des officiels (qui le sont peut être aussi) et de l'homme de la rue, du "shop-keeper". Cette atmosphère se prête admirablement à l'agitation "anti-impérialiste" qui est le thème sur lequel les politiciens aiment le plus à s'étendre. On sait les difficultés que crée cet état d'esprit en Extrême Orient et je crois qu'elles sont les mêmes dans le Moyen-Orient également. Le terrain est fertile également pour ceux qui, toujours sous le drapeau de la lutte pour la "libération" et contre "l'impérialisme", agitent contre la France et ses possessions d'outre-mer.

A Karachi, j'ai trouvé un état d'esprit bien différent de celui que j'avais connu lorsque je m'y trouvais en poste. J'ai eu l'impression d'assister à une dégringolée lente de la situation politique intérieure et de la situation économique. L'absence de Liaquat Ali Khan, qui tenait fermement les rênes en mains, se fait sentir. Dans tous les Minis-

A la Division des Affaires Politiques  
du Département Politique fédéral

B e r n e

tères on semble tâtonner. Le Premier Ministre fait l'impression d'un aimable amateur. La politique économique crée aux maisons étrangères des difficultés croissantes. Le Ministre de l'Intérieur lutte avec des méthodes un peu primitives contre les émeutes fréquentes, généralement dirigées par des étudiants. La propagande russe n'est pas étrangère à ces troubles, ainsi que me l'a affirmé le Ministre lui-même. Cette propagande se déploie de préférence dans les milieux universitaires et dans les milieux religieux, la méthode étant, dans chaque cas, différente. On est loin des jours où l'ancien ministre de l'intérieur affirmait, malgré tout ce que je lui disais, que l'islam était un mur infranchissable à l'idéologie communiste!

L'enquête sur l'assassinat du Premier Ministre Liaquat Ali Khan a fait long feu. Sa veuve m'en a parlé; elle se demande pourquoi cette enquête n'a pas été poursuivie; tant d'éléments mystérieux donnent à penser. Comment se fait-il, par exemple, que le chef de la police responsable de la fusillade sous le coup de laquelle est tombé l'assassin ait, dans un moment d'énerverment, donné l'ordre de tirer en Pushtu, la langue des tribus de la frontière afghane et non pas en Urdu sa langue à lui et celle de la majorité des Pakistanis? La Begum Liaquat va jusqu'à se poser la question de savoir si quelque grand pontife du régime ne serait pas ébloué par la boue qu'une enquête approfondie risquerait de soulever.

Les étrangers que j'ai retrouvés là-bas et qui, de mon temps, vivaient heureux à Karachi semblent tous avoir un seul désir: s'en aller.

En Birmanie la situation n'est pas de tout repos non plus. On y parle moins qu'ailleurs d'anti-impérialisme - et j'ai même eu l'impression, à la suite de certaines conversations avec quelques personnalités birmanes, qu'elles regrettent, peut-être, dans leur for intérieur, l'époque où les Britanniques maintenaient l'ordre dans le pays. - Le grand problème, pour la Birmanie, n'est pas la menace communiste. Cette menace latente est complètement oblitérée par les soucis que cause au gouvernement la présence sur son territoire de troupes nationalistes chinoises. "Ce n'est pas des rouges que nous avons peur", me disait un de mes interlocuteurs, "mais bien des nationalistes qui profitent de l'appui des Américains". J'étais à Rangoon le jour où les troupes birmanes avaient réussi à tuer quelques nationalistes chinois. Cet événement était présenté presque comme une grande victoire dans une guerre mondiale. On voulait, par là, tranquilliser la République Populaire de Chine et lui démontrer qu'on savait se défendre seul. Si les Etats Unis d'Amérique veulent être conséquents dans leur lutte contre le communisme en Asie, ils devraient faire

- 3 -

un effort plus grand pour libérer la Birmanie du fardeau que représente la présence sur son territoire de soldats nationalistes chinois. On a beau dire que les troupes du Général Li ont reçu des ordres, mais cela ne suffit pas. Il y a d'autres chefs de bandes qui sont des nationalistes aussi, ou du moins se prétendent tels à moins de passer pour de vulgaires brigands.

Dans toute cette partie du monde, du Caire à Hongkong, la corruption est sans doute la chose la mieux partagée. Je me demande si l'aide que les pays occidentaux sont prêts à accorder aux pays émirés apportera tous les résultats espérés. Où passera l'argent? Les sommes qui prendront le bon chemin suffiront-elles à renvoyer l'échéance jusqu'à prescription, c'est-à-dire jusqu'au moment où la menace communiste aura disparu? C'est toute une éducation qu'il faudrait entreprendre d'abord et, surtout, c'est l'assistance aux populations qui meurent littéralement de faim ou qui vivent dans des conditions à peu près animales qu'il faudrait prendre en mains. On voit sur toute l'étendue des territoires que j'ai parcourus un luxe tapageur côtoyer la misère la plus sordide. Voilà où finiront par se recruter les troupes les plus sûres pour servir l'idéologie communiste! Aujourd'hui, le problème oriental n'est pas entièrement politique. Je dirais même que ses aspects social et économique sont d'égale importance et que la situation politique est, dans une large mesure, déterminée par ce double facteur dont il faudrait peut-être tenir compte en premier lieu.

Pour ce qui nous concerne plus particulièrement, la situation de nos ressortissants établis dans ces pays n'est pas sans me préoccuper un peu. Le danger n'est pas imminent, mais le nationalisme dont j'ai parlé plus haut qui entraîne à ses trousses une certaine antipathie née de l'envie à l'égard des étrangers dans les affaires pourrait bien, tôt ou tard, se diriger contre eux. J'ai eu ce sentiment aussi bien à Karachi qu'à Bangkok. Il est frappant de constater combien peu ces mêmes étrangers songent à l'évolution qui pourrait se produire. Ces constatations ne devraient pas être oubliées lorsque nous prenons, chez nous, des décisions au sujet du maintien ou de l'abolition de certaines de nos missions dans ces pays. Il faudrait éviter qu'au moment où les difficultés iront s'accumulant nos compatriotes n'aient pas sur place une légation ou un consulat bien introduit pour prendre en mains la défense de leurs intérêts.

Veillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.